Jacqueline Mirande

sur trois notes...



Casterman



Jacqueline Mirande

Bordelaise. Études classiques... licence d'Histoire à la Sorbonne. Épouse un marin. Vit à Bordeaux, à Dakar, puis à bord de divers pétroliers dont son mari est commandant.
Commence alors à écrire. Pour se distraire. Ainsi naît *Victoire*, son premier roman, en deux volumes, qui paraît en mai 1968, dans « La Palme d'Or ».
Sur 3 notes est le neuvième roman de Jacqueline Mirande, tous parus dans « La Palme d'Or », y compris le feuilleton T.V. *Étranger d'où viens-tu ?*, en 30 épisodes.

Derniers parus :

Étranger d'où viens-tu ?

Écrit sur un scénario de son frère, Pierre Acot-Mirande, ce roman a été retenu pour la T.V. et il est passé sur la 1re chaîne, en 30 épisodes, réalisation de B. Toublanc-Michel.
Très apprécié, il est réclamé par les téléspectateurs et passe, à nouveau, en 1976, sur FR 3.

Samara

... un livre plein de suspense...
La Montagne

A l'Ouest, un cavalier

... au total un roman d'amour et d'aventure, écrit sans mièvrerie...
L'Écho de la mode

Cliché Lauros-Giraudon.

sur 3 notes

EL 8° Y
1219
(75)

Du même auteur
chez le même éditeur

Victoire.
T. 1 : Les confetti de l'aube (épuisé).
T. 2 : Le tourbillon des jours (disponible).
Au risque de vivre (épuisé).
Le vent d'est (épuisé).
Dames de pique (épuisé).
Isabel de la dérision (épuisé).
A l'ouest un cavalier (disponible).
Samara (disponible).

En collaboration :
Étranger, d'où viens-tu? (50e mille - disponible).
Roman télévisé, 30 épisodes, Chaîne 1.

jacqueline mirande

sur 3 notes

roman

casterman

DL-09-05-1977-11326



ISBN 2-203-22322-7

© *Casterman 1977*
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
G

PREMIÈRE PARTIE

I

Le cheval avançait au pas et lui ne faisait rien pour en presser l'allure. Indifférent aux bourrasques de vent comme à la tristesse que dégageait, sous ce ciel bas, l'épaisseur uniforme des bois de châtaigniers obscurcissant toute vue, il songeait.

Droit sur sa selle, les grands revers rouges de son manteau d'officier cassés en deux plis nets, il avait un air de raideur qu'accentuait son visage maigre aux méplats accusés, encadré de mèches plates et brunes. Sa peau était basanée et marquée sur le front, au coin des paupières, par ces sortes de rides qui ne viennent pas de l'âge mais de trop de soleil et de vent.

C'était le dernier jour d'octobre et le temps, jusque-là sec et beau, avait brusquement viré à l'humide et à l'ouest comme souvent à cette époque de l'année sur ces rebords océaniques du Massif central. Pays rude, de terre chiche, de bois pauvres, où l'hiver prend tôt et grisaille longtemps avant que vienne la neige qui alors isole jusqu'au printemps.

Le chemin était mauvais, troué de flaques, bourbeux aux bords et montait en lacets à travers un décor de forêts de plus en plus solitaires à mesure qu'on s'élevait. Les châtaigneraies bien ordonnées au sortir de la plaine devenaient, ici, taillis enchevêtrés. Les sous-bois de chênes et de pins étaient envahis de fougères hautes, de genévriers et de houx. Des bruyères fanées et des mousses recouvraient les talus.

Il ne les regardait pas, non plus que le chemin. Il savait exactement où il allait. Mais ce qui le rendait songeur, c'était de ne pas pouvoir s'expliquer à quels mobiles il obéissait.

Le cheval avait encore ralenti le pas. On arrivait à une croisée de chemins et une croix de pierre ancienne se dressait

à un angle. La pluie et le gel avaient rongé en partie la coquille des pèlerins de saint Jacques sculptée en relief au sommet.

Le cavalier arrêta son cheval et regarda la croix un assez long moment. Une fascination le retenait là immobile. Et une angoisse. Il imaginait la longue suite d'hommes qui s'en étaient allés, avant lui, sur ce très vieux chemin menant à Compostelle, la croix à coquille leur servant de repère. Des générations dont il ne restait rien, pas même les noms.

Et lui à qui la pensée de sa propre mort était jusque-là demeurée étrangère bien qu'il l'eût côtoyée sans cesse sur les plateaux brûlés de Castille, dans les boues de Pologne et au bord du Danube, lui qui avait vu les champs de mort de Wagram et d'Eylau, vécu l'odyssée plus meurtrière que dix combats de Moscou en flammes aux glaces de la Berezina, il éprouvait pour la première fois, face à la croix dressée au bord des forêts de son enfance, la vision de ce que serait un jour sa propre disparition. La mort avait cessé d'être extérieure à lui.

Le fait était si commun qu'une fois reconnu, il le considéra avec plus d'étonnement que de crainte. La belle découverte qu'il venait de faire ! Se moquer de lui-même dissipait le malaise. De lui-même et de cette croix, symbole dérisoire de superstitions d'un autre âge qu'il méprisait ! Car s'il portait le prénom de Jean-Jacques, ce n'était certes pas en l'honneur des apôtres mais de Rousseau ! Les saints que vénérait son père, Jean-Baptiste Peyralbe, apothicaire à Beaulieu, ne figuraient pas sur le calendrier de l'église ! C'étaient Voltaire, Condorcet, Diderot, Marat, Saint-Just et Robespierre !

Son visage s'assombrit. Tant de pères auraient été fiers d'avoir un fils colonel à vingt-neuf ans, décoré de la main même de l'empereur pour avoir, aux côtés de Ney, livré d'incessants combats d'arrière-garde aux Cosaques qui harcelaient la retraite de la grande armée. Tant de pères auraient accueilli son retour avec amour et fierté. Pas Jean-

Baptiste Peyralbe. Pour l'ancien conventionnel qui avait siégé aux bancs de la Montagne, suivi Robespierre dans sa chute, échappé de justesse à l'exil et qui méprisait l'empire né sur les débris de la république, un tel fils était un renégat. Il l'avait mis à la porte et refusait de le revoir. Depuis six années.

D'un taillis, jaillit soudain le sifflement d'un merle. Et il était si moqueur que l'on pouvait douter qu'il sorte d'un gosier d'oiseau ! Le cavalier se retourna, fit face aux fougères. Sous bois, rien ne bougeait. Le vent seul rebroussait les feuilles hautes des chênes.

Mécontent de lui, Jean-Jacques Peyralbe fit faire à son cheval une volte-face si brusque qu'elle lui tira un élancement dans tout le côté gauche où ne parvenait pas à cicatriser la blessure qui l'avait immobilisé une partie de l'été dans un hôpital de Mayence et lui valait cette permission de convalescence commencée deux semaines plus tôt.

Il s'éloignait sur le chemin lorsqu'à nouveau siffla le merle. Plus longuement et de façon plus moqueuse encore, s'il se pouvait, que la première fois.

Il fallait revenir à la croix pour battre les taillis et en avoir le cœur net, savoir qui se moquait de lui, oiseau ou être humain. Mais l'idée était si absurde d'un homme caché dans l'épaisseur de ces sous-bois — et qu'aurait-il fait là, loin de tout village, par ce mauvais temps d'automne ? — que Jean-Jacques eut un haussement d'épaules et mit le cheval au trot.

Il avait hâte, à présent, d'arriver.

Il parcourut encore trois lieues et la forêt commençait à s'éclaircir, de premiers prés, de premiers labours annonçaient l'approche d'un village, lorsqu'il entendit un bruit de charrette venant vers lui. Un tournant en masquait la vue mais le grincement des roues, le martèlement des sabots s'amplifiaient du silence alentour. Celui qui menait l'attelage chantait : une voix d'homme, joyeuse et éraillée, qui lançait à tue-tête le refrain royaliste !

« Il était un p'tit homme qu'on appelait Guilleri carabi, il s'en fut à la chasse, à la chasse aux perdrix, tireli... »

La charrette apparaissait, tirée par un âne, et le chant cessa brusquement à la vue du cavalier et des grands revers rouges de son manteau d'officier.

L'homme tira même si fort sur les rênes que les ballots entassés derrière lui sous une bâche basculèrent. L'un d'eux tomba sur le chemin et creva. Des images au dessin naïf, aux couleurs franches, s'envolèrent : le sacre de l'empereur entre le juif errant et la tunique rouge de saint Donat, soldat romain, « patron contre le tonnerre »...

C'est alors que Jean-Jacques Peyralbe reconnut le Grealou, le colporteur qui, dans son enfance, venait vendre aux servantes l'almanach des saints et la clef des songes — en se cachant de l'apothicaire qui eût jeté le tout au feu !

Si l'homme, de son côté, le reconnut, il n'en marqua rien. Sans un signe de tête, sans prononcer le salut rituel de la politesse paysanne pour l'étranger croisé en chemin, il descendit de sa charrette et se mit à ramasser ses imageries d'Épinal.

Jean-Jacques eût pu être un fantôme ou une pierre ou une branche de bois mort et, plus que la chanson séditieuse, cette volonté de l'ignorer contracta son visage. Une colère, et une peine, montaient en lui.

— Tu ne me connais donc plus, Grealou ?

Sa voix sonna, un peu trop cassante. Le colporteur se redressa en soufflant et considéra un moment sans rien dire le cheval et le cavalier.

— Si, dit-il enfin. Vous avez tenu ce que vous promettiez.

Et il se courba de nouveau sur son ballot crevé. Jean-Jacques éperonna son cheval. Mieux valait s'en aller avant que la colère ne lui fasse commettre un acte regrettable ! Qu'avait-il à s'occuper de l'opinion d'un colporteur qui avait toujours passé, en plus, pour un illuminé !

Il fit un temps de galop pour se calmer, traversa en trombe le village, prit un nouveau chemin à travers bois et descendit de cheval devant une ferme isolée dont la porte

ouverte battait au vent. Des poules affolées s'envolèrent. Un chien enchaîné au mur aboya. Des cris d'enfant lui répondirent de l'intérieur de la maison.

Jean-Jacques entra.

Du feu brûlait dans le cantou sous un pot pendu à la crémaillère. Sur le banc, un couteau était abandonné près de châtaignes à demi épluchées. Dans la cuisine, il faisait sombre et il fut un moment avant de comprendre où était l'enfant qui pleurait. Le long du mur, accrochée à une poutre, une longue panière d'osier semblable à une huche à pain oscillait. Il en sortait, outre les cris, une petite tête noiraude, coiffée d'un bonnet. L'enfant se tut brusquement en l'apercevant et il sourit. Ce qu'il y avait de rigueur dans ses traits s'atténua alors. Son visage eut un charme soudain fait de tendresse et de jeunesse.

Au-dehors, le chien avait cessé d'aboyer et le silence qui régnait dans la maison frappa Jean-Jacques. Il poussa la porte de l'évier, celle du chambrou, ressortit dans la cour, appela. En vain.

Il n'y avait apparemment dans la maison que l'enfant accroché dans sa panière. Et c'était tellement inconcevable que la colère, mal apaisée, où l'avait mis la réflexion du colporteur, le ressaisit. Si c'était là tout le cas que la nourrice faisait de sa fille, il ne la laisserait pas chez elle une seconde de plus !

Il tira son sabre, trancha la corde, attrapa au vol la panière, hésita à en sortir l'enfant, jugea qu'il serait plus commode de la porter ainsi tenue, devant lui, sur le pommeau de la selle. Ce qu'il fit, et il repartit au trot tandis que sous un bonnet de dentelles sales, deux yeux noirs très pareils aux siens le fixaient gravement.

Il songea alors qu'il ne se souvenait même plus du prénom qu'elle portait. Un vague souvenir d'un agacement. Quelque chose qui lui avait paru sottement sentimental. Ce qu'on pouvait attendre de cette pauvre Antoinette perdue dans de perpétuelles rêvasseries ! Quand il avait reçu la lettre, il était

en Silésie, la Prusse venait à son tour de déclarer la guerre et il n'avait pas autrement prêté attention à un prénom, surtout d'une fille dont la naissance le décevait. Il avait espéré un garçon.

Toutes ces dernières années, la guerre avait été sa vie bien plus que cette Antoinette, gracieuse et falote, épousée au cours d'une permission et qu'il avait connue le temps de lui faire un enfant dont elle était morte : cette petite chose brune qui sautait dans sa panière au rythme du trot du cheval et dont il ne parvenait pas à retrouver le prénom. Moins encore à comprendre quel besoin subit de la connaître l'avait poussé à quitter Massalve, en fin de matinée, sans prévenir personne ni dire où il allait.

Le jour baissait vite et le cheval allait bon train. Il fut surpris de croiser à nouveau le colporteur arrêté à hauteur de la croix de pierre. Un jeune paysan était assis sur le siège et le colporteur allumait la lanterne de côté de sa charrette. Ce qui permit à Jean-Jacques de remarquer les yeux du garçon. Il n'en avait vu d'aussi clairs que chez certaines Polonaises. Et cela le frappa.

Lorsqu'il arriva à Massalve, la nuit était tombée et il trouva tous ses gens vent debout. Houspillé par Catherine, sorte de servante-maîtresse qui régnait sur la maison même avant la mort d'Antoinette, Toussaint, son ordonnance, était en train de seller son cheval pour partir à sa recherche. Chrétien avait été envoyé à Beaulieu dans les deux ou trois maisons où il aurait pu se trouver et à peine eut-il paru dans la cour emplie de remue-ménage que Catherine s'avança, menton en bataille, les barbes de sa coiffe au vent.

Elle ouvrit la bouche et aucun son n'en sortit à la vue de la panière d'osier que Jean-Jacques lui tendait. L'enfant s'était réveillée et pleurait.

— Occupe-t'en ! fit-il en descendant de cheval avec difficulté tant son côté le tiraillait. Elle est sûrement affamée.

Catherine le regardait, pétrifiée. Il lui tourna le dos et se dirigea vers la maison. Il monta l'escalier avec peine, s'assit

au coin du feu dans ce qui avait été autrefois un boudoir contigu à la chambre que, depuis son retour, il occupait. Les appartements d'apparat qui avaient été ceux d'Antoinette et les siens à la brève époque de leurs noces, il préférait les laisser fermés comme tout le rez-de-chaussée.

Il s'était installé au premier étage, dans cette aile parce qu'elle était exposée au midi et que, depuis sa blessure, il avait toujours froid. Besoin d'air aussi, d'espace à regarder derrière les fenêtres et, de ce côté-là, la vue était moins étouffante. Il y avait moins de bois ou ils étaient moins proches.

Il n'alluma pas la lampe. Cette trop longue course à cheval l'avait plus fatigué qu'il ne voulait l'admettre et il resta là, l'esprit vide, attentif seulement au jeu des flammes sur les étoiles marquetées du parquet.

— Et qu'est-ce que vous faites dans tout ce noir?

La voix de Catherine le surprit. Elle tenait un bougeoir qui sculptait ses traits avec une rudesse de marron qu'on taille au couteau, accusait les rides et le début de flétrissure de la peau sous le teint resté frais. Il se demanda quel âge elle pouvait avoir.

L'insistance de son regard parut l'agacer et elle posa brusquement le bougeoir sur la cheminée.

— Assieds-toi, dit-il.

— Je peux tenir debout. Plus que vous! Vous croyez peut-être que je ne vois pas que votre blessure ne guérit pas du tout!

Il eut un rire qui se mua en toux.

— Là, fit-elle triomphante, écoutez-vous tousser!

Il fit un geste de la main, dit sur un ton qui se voulait ironique et sonnait faux :

— Justement, tu ne sais pas ce que j'ai vu tout à l'heure, à la croix de pierre, près du barie de Combalier? Ma mort. Comme je te vois!

— Alors elle n'était pas toute jeune! C'est bon signe et vous vivrez vieux! Tenez, j'ai ma surprise moi aussi. Chacun

son tour, et la mienne vaut mieux que la petite braillarde que vous m'avez jetée aux bras sans vous soucier du surplus de travail qu'elle me donnerait !

Elle tira de la poche de son tablier une fiole qu'elle lui tendit.

Il la prit, regarda l'étiquette, la fine écriture enroulée qu'il connaissait bien, et ses doigts se crispèrent.

— Raconte !

— C'était foire aujourd'hui à Beaulieu et j'ai vu votre mère. Elle me guettait et m'a entraînée dans un recoin où l'on pouvait parler à son aise, sans crainte des yeux et des langues ! Elle vous savait blessé et m'a questionnée. Ma foi, je lui ai tout dit, les élancements, les accès de fièvre, la toux et ce froid qui vous tient. Alors elle m'a dit : « Passe à la boutique avant de rentrer là-haut. Quand le diable y serait, je convaincrai Peyralbe ! » Elle a même ajouté entre ses dents : « J'ai eu assez d'obéissance. Après tout, quel crime a-t-il fait ? »

— Elle a dit ça ?

— Et pourquoi l'inventerais-je ? Mais n'allez pas vous exalter ! Quand je suis passée à la boutique, votre père m'a tourné le dos et c'est le commis qui m'a donné la fiole et m'a recommandé, sur le ton de celui qui récite sa leçon, que vous restiez au chaud, sans sortir, sans monter à cheval, bref, le contraire du beau programme d'aujourd'hui ! Quand j'ai su votre exploit, ça m'a mise dans une colère !

Il caressait de ses doigts maigres le verre bleu de la fiole.

Ah, je crois entendre les reproches que ma mère a dû lui faire ! Comme si j'y étais ! Tu sais qu'elle est terrible quand elle s'y met, Marie Peyralbe, si gringalette, si douce, un souffle de guimauve, oui, mais sur un petit bâton de fer !

— Tout ce que vous avez pris d'elle, le fer !

— Qu'en sais-tu ? fit-il avec ce sourire dont la tendresse étonnait.

— Ouais ! Le pipeau aussi attire les merles et ce n'est qu'un air !

— Je dois les attirer de la même façon car il y en a un qui a joliment sifflé cet après-midi, près de la croix de pierre où je m'étais arrêté.

Il y eut un silence.

— Pourquoi vous étiez-vous arrêté là ?

— Je te l'ai déjà dit, pour voir ma mort !

— Ne riez pas de ces choses ! La croix de pierre n'est pas un endroit sain pour vous !

Il observait le visage de Catherine.

— Pourquoi ?

— Après tout, autant que vous l'appreniez par moi que par Jourde. Dieu sait quelles enjolivures à rebours il y mettrait !

— Jourde ? Il doit venir ? Ça m'étonnerait ! Quand je suis allé le saluer à Beaulieu, il m'a dit que l'humidité de Massalve aggravait sa goutte, que jamais il ne s'y était plu et que sans le souvenir de sa fille, il l'aurait déjà revendu.

— Entre ce que Jourde dit et ce qu'il pense, il y a un monde, celui des maquignons ! Il n'avait pas son pareil pour maquiller un cheval, vous savez, votre beau-père ! Moi, je vous dis que ça lui plaît d'avoir un château comme ici, même s'il est assez matois pour comprendre qu'il n'y fait guère bonne figure avec son chapeau à poils et la paille dans ses sabots ! Que non, il ne vendra pas ! Mais peut-être qu'un jour il sera forcé de rendre ! Les temps changent ! Supposons que le roi revienne, vous croyez qu'il ne demanderait pas des comptes aux acquéreurs de biens nationaux ? Combien a-t-il payé Massalve ? Une misère, je le sais ! Et le marquis avait émigré, oui, seulement d'Amérique, maintenant, il en est rentré, M. de Ceyssac, et si le roi revenait, sans doute que l'Antoine Jourde ferait pâle mine et que tout n'irait pas tout seul pour lui !

Jean-Jacques haussa les épaules :

— Pourquoi veux-tu que le roi revienne, pauvre Catherine ! L'empereur ne te plaît donc pas ?

— Qu'il me plaise ou non n'empêchera pas ce qui doit être de se faire ! En attendant, je vous dis que Jourde sera là